

Vieillard allant son pas, tendrement peuplier
Le banc vert où vous vous asseyiez a perdu sa couleur
Pies et corbeaux l'occupent à tour de rôle
Quand ce ne sont les parents des gosses au bac à sable
Vieillard votre silhouette manque
Ce n'est qu'à mots feutrés ou des silences
Mais à des détours votre nom manque pour finir la phrase.
Le soleil a beau balancer ça et là
C'est comme une maille qui a *sauté* oblige à rebâtir le tricot
Je ne peux rien vous dire de plus, c'est moi-même qui vais,
Maille filée, dans l'ombre sans cesse, la pièce d'ombre
Par votre absence *apposée* à mon âme.
Oui, vieillard, vous manquez; et ce n'est pas qu'à moi,
Je l'entends à des silences, *des mots qui manquent*, ici et là,
Des constats qui ne viendront plus, des rires, des larmes
Fossilisés. Vous manquez sans cesse, ayant manqué à *jamais*.

Neige à peine

Toutes ces eaux à brûler sur la Seine

Les os mêlés aux feuilles à creuser et creuser

Je voudrais dire à peine: *Une hirondelle qui va*

égarée dans les granges, la pluie mêlée de cette lumière pâle qui fait la boue.

Je voudrais dire... *Mais mon cœur sibylle vide* mon cœur n'a que des morts à retourner en lui.

Une femme là qui observe un pigeon *ses pirouettes enflées* pour séduire la femelle.

Cette femme, c'est ma mère. *Et ce n'est plus elle*, je sais bien.

C'est ma mère pourtant, apprivoisant la cendre *à défaut de l'amour*.

C'est ma mère à *mi-mot, chuchotant*, et d'un coup *déchirée* par la toux, faisant fuir l'amour.

Y a-t-il eu la paix dans son cœur au moment de lâcher ? Y a-t-il eu une voix pour l'atteindre et lui dire cet amour qu'elle avait semé malgré tout ?

Y a-t-il eu... ? Ou simplement le corps a-t-il cédé devant tant de fenêtres vides, de rues à l'horizon solitaire, de silhouettes pressées, jamais les bonnes (celles qu'on attend) cigarette après cigarette, épuisant ce qui bat malgré la résignation, l'amertume, l'enfance que des Sœurs avaient voulu de peu ?

Cette bouche *éperdue* ne parlera plus. J'errerai dans les rues à guetter le désir *ou l'étreinte qui réchauffe*. Mais une image toujours suffira à ranimer orage et *larmes croupies* au fond de moi.

Et je ne pleure pas. Aucun apitoiement. Les morts sont passés comme cigognes et reviennent sous forme de vivants. Il y a là un mystère que je ne m'explique pas. À quoi bon ?

J'accueille – *j'essaie* – ces visages et ces mains qui soudain...
Un corbeau *me rappelle* ma mère et déchire. Des enfants dans une cour *agitent* peine et compassion en moi. *Mais qui suis-je* pour douter de la sorte de la vie ? *Qui suis-je* pour pleurer ces figures rougies et ravagées, tôt le matin accoudées au zinc à boire bière en lisant le journal, ranimant leur passion dans la dernière ligne droite, la veille, à Auteuil ou ailleurs ?
Qui suis-je sinon celui qui, *craignant son propre visage*, n'a pas pu ni su partager ?

Reconnaître l'amour ; *le plus tenu qui soit*. Ou crever comme chien errant. *Cet homme qui supplie à la porte* à qui l'on n'ouvre pas. *Poème dérisoire*, de toute humanité.

Dans un bar, au zinc, *fleuve qui s'étrangle à ma gorge,*
J'imagine mon père *emmitouflé* d'alcool
Renonçant à lutter dans le soir qui monte
Effaçant tout un temps à ras-bord les mirettes
J'imagine *sirène d'ambulance angélus mêlés*
Dans le givre violet qui recouvre immeuble
De brique église *tremblotant* sur les vitres *ombres*
Tremblées saules ces êtres épris d'alcool
La vie sur un fil sans cesse l'angoisse d'une telle vie
L'angoisse que sont nos vies sur un fil sans cesse
Un simple coup de fil
J'imagine.

Vingt-neuf ans que mon frère
Onze ans que mon père
neuf ans que ma mère (bientôt)
Six ans (bientôt) que ma grand-mère
Quatre ans que mon beau-père
Un an que Jine
Pigeons
 Passereaux
Grains de cimetièrè
Vaine moisson des larmes
 La terre
Où se taire
Être tu
Est
N'est plus
" Poussière...
Retourne à la poussière "

Derrière les vitres
D'eau et poussière mêlées
Ceux qui
Jamais voix au chapitre

Les mains rougies
Les mains rugueuses
Faces noircies
Faces rubicondes

Blanchies de plâtre
Chevaux coupés en quatre
Des turfistes
Ceux qui jamais

L'ombre d'un arbre sur l'asphalte
Que le soleil l'ombre d'une silhouette
Chiffon cuivre blanc d'Espagne
Cri rauque déchirante mouette

Le suicide d'un fils
le sang un merle giclant
Le sang coagulé parmi
L'eau des larmes rendue pierre

Corps vieilliss avant l'heure
Êtres qui comptent pour du beurre
Méprisés humiliés qui le savent
Ceux-là même qui leurs sauveurs

Brique rouge d'une cour
Tessons de fleurs chat noir
Peut-être qu'enfin gagnera
Mais perdre toujours...!

Le soupir palpable
Verre de vin sur la table
Chair usée à la trame
Y écrire à la marge

Ceux qui
Jamais voix au chapitre.

Longuement l'ombre de l'arbre sur la façade blanche
Et l'oiseau entre les branches immobile.
Soleil sur la pointe des branches
Sans cesse semblant rompre ce long et lent tremblement.
Monologue de l'oiseau à l'arbre, de la lumière à la pierre.

Pigeon au bord d'une fenêtre. Pelure d'oignon, pelouse pelée,
à la lumière.
Lèvres rouges de *Mamy* suçotant un bonbon (à la menthe)
Tilleuls élagués,
Criant à l'aide. *Suppliant*.

Une femme. Un landau. Dans l'ombre de l'église. Bleu marine.
Blanc.
La lumière sur un banc.
Tendu comme un arc sur le vide.
À l'affût.
Vibrant.

Silhouette lasse (solo de mouette) voûtée auréolée de soleil.
Ma mère – une fois. Quand, *venu à l'improviste, un midi*, mégot de
cigarette, je l'avais surprise revenant des courses.
Rare moment. Rare.

Mon père ma mère
Morts
Paix à leur âme
Corbeau hâtif passe
Faisant signe de croix
Je marche dans leur ombre
dans l'ombre du soleil
Un jour je tomberai
paix à mon âme.

26 janvier 2011